

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

La Haye. Provincs, pour un an 26 fl. 30 » six mois 14 » 16 » trois mois 7 » 8 »

PRIX DES INSERTIONS.

Les 5 premières lignes 1 fl. 50 timbre compris et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA REDACTION, à La Haye, Lager Nieuwstraat, derrière le Prinsengraacht, No. 41. BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES, Chez M. Van Weelden, Spuistraat No. 112. Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction française.

LA HAYE, 21 Mars.

L'Angleterre et les Etats-Unis.

Les steamers des Etats-Unis se succèdent rapidement. En quelques jours d'intervalle nous avons eu des nouvelles jusqu'au 21 février et ensuite jusqu'au 1<sup>er</sup> mars. Le lendemain devait avoir lieu le vote définitif du sénat, vote qui certes aurait produit un grand effet en Angleterre, surtout si la motion faite par la chambre des représentants, relative à la dénonciation du traité de 1827, est mitigée par l'addition de l'amendement de M....

Mais, comme dans toute négociation de cette nature, le public porte souvent un jugement hasardé, les commentaires que l'on ne cesse de faire sur la marche des négociations entre les cabinets de St-James et de Washington trahissent visiblement l'impatience de voir en surgir ou la guerre ou la paix.

Nous avons rapporté hier qu'à la chambre des lords le comte de Clarendon a demandé le dépôt des pièces de la correspondance diplomatique qui a lieu entre le ministre des affaires étrangères...

Lord Aberdeen, sans se refuser au dépôt de ces pièces, a remarqué qu'il y en a, d'abord, la publication pour les communes, qu'ensuite, il y en a pour les lords, et qu'enfin, il y en a pour le public. Une telle mesure n'est pas sans danger, car elle pourrait compromettre les négociations en cours.

Si, comme on le voit, on est inquiet, on ne l'est pas moins en Angleterre. On a aussi de grandes difficultés à surmonter pour faire un arrangement de la paix. Mais malheureusement des engagements publics, officiels, empêcheraient d'en faire, quand même il y serait particulièrement...

exclut. Il a d'ailleurs derrière lui une forte majorité dans la chambre des représentants, qui ne pense et ne lui permettrait pas de reculer. Remettre le soin d'apprécier le différend à un négociateur animé de telles dispositions, et placé dans de telles conditions, c'est, il faut en convenir, compromettre le succès de l'affaire.

Ce sont là ce qu'on ne saurait en douter, les vrais motifs de la réserve que l'on continue de montrer en Angleterre et que le vote définitif seul pourra faire cesser.

Le Roi, par arrêté du 18 de ce mois, a nommé chevalier de l'ordre militaire de Guillaume, 1<sup>re</sup> classe, et secrétaire de la chancellerie de cet ordre, le sieur J. Z. Beyer, commis à ladite chancellerie.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'intérêt que nous publions plus loin, et qui a été communiqué à la direction du commerce et de l'industrie à Liège, au nom du commerce et de l'industrie de la province de Liège à l'appui de rétablissements commerciaux entre les Pays-Bas et la Belgique.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à lundi la réponse que nous devons à l'Indépendance belge et au Courrier d'Anvers.

On écrit de St-Petersbourg, 3 mars : Le comte de Montemolin, qui se rendra en Italie, il fixera l'époque de son départ pour l'Italie et ira aller reprendre l'impératrice. On dit que S. M. I. le grand-duc Constantin, prince de St-Petersbourg, est parti pour l'Italie, et qu'il y restera pendant la saison d'été. Une jeune fille de Francfort assure que le 15, on a pris à Cologne des mesures extraordinaires, motivées, dit-on, par l'arrivée en cette ville de quelques réfugiés polonais qui se rendent en Belgique.

Nous avons publié une lettre adressée de Paris à la Gazette d'Augsbourg, suivant laquelle le comte d'Appony, ambassadeur autrichien près la cour de France, aurait exprimé à M. Guizot ses regrets de ce que le gouvernement français souffre la conduite étrange du prince Adam Czartoryski, et de ce qu'il semble sanctionner en quelque sorte cette conduite dans un article du Journal des Débats. Voici d'après la feuille bavaroise quelle aurait été la réponse de M. Guizot :

La France a accordé l'hospitalité au prince Adam Czartoryski et à ses compagnons, et elle ne peut que se féliciter de ce qu'ils n'ont imposé aucune gêne à la France. Si le prince est considéré, peut-être même par une société de ses compatriotes qui existe déjà depuis longtemps (le trois mai), c'est là une question de nationalité polonaise dans laquelle le gouvernement s'impose tout aussi peu qu'il a empêché les carlistes de considérer comme leur roi le comte de Montemolin. Le gouvernement français ne prendra des mesures contre le prince Adam Czartoryski et ses compa-

trioties, que s'ils menacent de troubler la tranquillité intérieure ou extérieure de la France. Dans ce cas il sera ce que commanderont les circonstances. Quant à ce qui concerne le Journal des Débats, le gouvernement n'est nullement responsable de ce qui s'y écrit, ce journal n'est ni officiel, ni semi-officiel, il n'y a que le Moniteur et le Messager qui doivent être considérés comme organes du gouvernement.

M. Guizot, après avoir réuni, il y a quelques jours, au ministère des affaires étrangères, les représentants de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, les a engagés à écrire à leurs gouvernements respectifs, pour les assurer que le cabinet des Triumvires avait fait tout ce qu'il était possible pour empêcher l'explosion qui vient d'avoir lieu en Pologne. Les trois diplomates ont répondu que, d'après leurs dépêches, ils pouvaient assurer M. Guizot, que les trois pouvoirs se montraient éminemment envers les insurgés, à l'exception des chefs, et que, même dans ce dernier cas, les exemples de rigueur seraient aussi limités qu'il est possible. (Corresp.)

On nous écrit de Madrid, 13 mars : Les ducs de Valence et de Sotomayor sont engagés dans une négociation qui a pour objet la formation d'un cabinet entier, et le duc de Valence serait appelé à composer une nouvelle administration. Tels sont du moins les bruits qui ont couru aujourd'hui : on voit qu'ils ne manquent pas de gravité.

La plus grande incertitude règne sur la situation. On ne désigne pas les noms des personnes qui seraient appelées à faire partie du ministère Narvaez, s'il se reconstitue sous les auspices du duc. Quelques personnes semblent croire que des efforts seraient faits pour opérer un rapprochement entre le duc de Valence et M. Morúa. On nous ne présentons en aucune manière de nouvelles propositions, parlent entr'autres personnes de M. le duc de Sotomayor et Gonzales Bravo, comme pouvant faire partie d'une nouvelle combinaison ministérielle.

Un établissement manquait à La Haye, celui d'un atelier où les amateurs pussent s'exercer avec sécurité et à l'aide des accessoires nécessaires à cet exercice. L'autorité locale vient d'accorder à M. L. Pégurier l'autorisation d'ouvrir un Tir. Cet établissement sera situé au Zuid-waert-buiten Cingel, au local nommé Het Hof van Pruisen.

Nous rappelons en même temps aux amateurs des belles-lettres que M. Pégurier est un antiquaire qui connaît parfaitement son art et que les ouvrages exécutés par lui justifient la réputation d'ouvrier habile qu'il s'est acquise.

Fermentation en Italie.

Nous avons dit quelques mots, d'après le Journal des Débats, d'une émeute qui a eu lieu à Pise. On a parlé aussi d'une certaine fermentation qui se remarque dans plusieurs villes de l'Italie. Nous avons la confirmation de ces faits, par la lettre que nous avons reçue de Pise. Elle nous apprend que la peur que les résidents étrangers ont eue est insignifiante et tout s'est terminé par une réaction modérée, mais explosive, qui a été signée par plusieurs des habitants les plus riches de la ville, par presque tous les professeurs de l'université et par quelques prêtres. C'est le premier exemple, en Toscane, d'une pétition collective. Par conséquent cette affaire est importante. Le gouverneur Soderini s'est bien

FRUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE. 22 MARS 1846.

LE COMTE DE MONTE-CHRISTO. (1)

XX.

Le contrat.

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, c'est-à-dire vers cinq heures de l'après-midi du jour fixé pour la signature du contrat de mariage d'André et de la comtesse de Monte-Christo, le comte de Monte-Christo, obstiné à maintenir son fils, comme une brise fraîche faisait frissonner toutes les feuilles du jardin situé en avant de la maison du comte de Monte-Christo, au moment où celui-ci se préparait à sortir, et tandis que ses valets l'attendaient en frappant du pied, maintenus par la main du comte, assis déjà depuis un quart d'heure sur le siège, l'élegant phaéton avec lequel nous avons déjà plusieurs fois fait connaissance, et notamment pendant la soirée d'Autueil, vint tourner rapidement l'angle de la porte d'entrée, et lança plutôt qu'il ne déposa sur les degrés du perron M. André Cavalcanti, aussi doré, aussi rayonnant que si lui, de son côté, eût été sur le point d'épouser une princesse. Il s'informa de la santé du comte avec cette familiarité qui lui était habituelle, et escaladant légèrement le premier étage, le rencontra lui-même au haut de l'escalier. A la vue du jeune homme, le comte s'arrêta. Quant à André Cavalcanti, il était lancé, et quand il était lancé, rien ne l'arrêtait. Ah! bonjour, cher monsieur de Monte-Christo, dit-il au comte. Ah! monsieur André, dit celui-ci avec sa voix demi-raillieuse; comment vous portez-vous? A merveille, comme vous voyez, je viens danser avec vous de mille choses; mais d'abord, sortez-vous ou rentrez-vous? Ah! sortez, monsieur. Ah! pour ne point vous retarder, je monterai, si vous le voulez bien, dans votre calèche, et Tom nous suivra conduisant mon phaéton à la rue. Non, dit avec un imperceptible sourire de mépris le comte, qui ne se sentait pas d'être en compagnie du jeune homme; non, je préfère vous don-

ner audience, cher monsieur André; on cause mieux dans une chambre, et l'on n'a pas de cocher qui surprenne vos paroles au vol. Le comte regarda donc dans un petit salon faisant partie du premier étage, s'assit, et fit, en croisant ses jambes l'une sur l'autre, signe au jeune homme de s'asseoir à son tour. André prit son air le plus riant. Vous savez, cher comte, dit-il, que la cérémonie a lieu ce soir; à neuf heures on signe le contrat chez le beau-père. Ah! vraiment? dit Monte-Christo. Comment! est-ce une nouvelle que je vous apprend? et n'étiez-vous pas prévenu de cette solennité par M. Danglars. Si, dit le comte, j'ai reçu une lettre de lui hier; mais je ne crois pas que l'heure y fut indiquée. C'est possible, le beau-père aura omis sur la notification publique. Eh bien! dit Monte-Christo, vous voilà heureux, monsieur Cavalcanti; c'est une alliance des plus sortable que vous contractez là; et puis mademoiselle Danglars est jolie. Mais, oui, répondit Cavalcanti avec un accent plein de modestie. Elle est surtout fort riche, à ce que je crois, du moins, dit Monte-Christo. Fort riche, vous croyez? répéta le jeune homme. Sans doute; on dit que M. Danglars cache pour le moins la moitié de sa fortune. Et il avoue quinze ou vingt millions, dit André avec un regard étincelant de joie. Sans compter, ajouta Monte-Christo, qu'il est à la veille d'entrer dans un genre de spéculation déjà un peu usé aux Etats-Unis et en Angleterre, mais tout à fait neuf en France. Oui, oui, je sais ce dont vous voulez parler; le chemin de fer dont il vient d'obtenir l'adjudication, n'est-ce pas? Justement! il gagnera au moins, c'est l'avis général, au moins dix millions dans cette affaire. Dix millions! vous croyez? c'est magnifique! dit Cavalcanti, qui se grisait à ce bruit métallique de paroles dorées. Sans compter, reprit Monte-Christo, que toute cette fortune vous reviendra, et que c'est justice, puisque mademoiselle Danglars est fille unique. D'ailleurs votre fortune à vous, votre père me l'a dit du moins, est presque égale à celle de votre fiancée. Mais laissons là un peu les affaires d'argent. Savez-vous, monsieur André, que vous avez un peu lestement et habilement traité cette affaire? Mais pas mal, pas mal, dit le jeune homme; j'étais né pour être di-

plomate. Eh bien! on vous fera entrer dans la diplomatie; la diplomatie, vous le savez, ne s'apprend pas: c'est une chose d'instinct... Le cœur est donc pris? En vérité, j'en ai peur, répondit André du ton dont il avait vu au Théâtre-Français Dorante ou Valère répondre à Alceste. Vous aimez-t-on un peu? Il le faut bien, dit André avec un sourire vainqueur, puisqu'on m'épouse. Mais cependant n'oublions pas un grand point. Lequel? C'est que j'ai été surpris par vous hier soir, n'est-ce pas? Certainement. Par les circonstances? Non, par vous. Par moi? laissez donc, prince, dit Monte-Christo en appuyant avec affection sur le titre. Qu'ai-je pu faire pour vous? Est-ce que votre nom, votre position sociale et votre mérite ne suffisaient point? Non, dit André, non; et vous avez beau dire, monsieur le comte, je maintiens, moi, que la position d'un homme tel que vous est plus fait que mon nom, ma position sociale et mon mérite. Vous vous abusez complètement, monsieur, dit froidement Monte-Christo, qui sentit l'adresse perfide du jeune homme, et qui comprit la portée de ses paroles; ma protection ne vous a été acquise qu'après connaissance prise de l'influence et de la fortune de M. votre père; car enfin, si vous procurez, à moi qui ne vous avais jamais vu, ni vous ni l'influence de vos jours, le bonheur de votre connaissance? Ce sont deux de mes bons amis, lord Wilmore et l'abbé Busoni. Qui m'a encouragé, qui m'a servi de garant, mais à vous patroner. C'est le nom de votre père, connu et si honoré en Italie; personnellement, moi je ne vous connais pas. Ce calme, cette parfaite aisance firent comprendre à André qu'il était pour le moment étreint par une main plus puissante que la sienne, et que l'étreinte n'en pouvait être facilement rompue. Ah ça! mais, dit-il, mon père a donc vraiment une bien grande fortune, monsieur le comte? Il paraît que oui, monsieur, répondit Monte-Christo. Savez-vous si la dot qu'il m'a promise est arrivée? J'en ai reçu la lettre d'avis. Mais les trois millions? Les trois millions sont en route, selon toute probabilité. Je les toucherai donc réellement?



# JOURNAL DE LA HAYE

## DU DIMANCHE.

### SCIENCES, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, LITTÉRATURE ET MODÈS.

#### ARTISTES CÉLÈBRES DE L'ALLEMAGNE. 1)

L. DANNECKER.

De retour dans sa ville natale, Dannecker fut nommé professeur des arts plastiques par le duc, son protecteur, et il épousa bientôt Henriette Rapp, la sœur de l'architecte et conseiller aulique intime de Rapp, avec laquelle il vécut heureux jusqu'à sa mort. Pendant les cinq ans qui suivirent son retour de Rome, il consacra la plus grande partie de son temps à former des élèves, se bornant à faire des modèles, des esquisses et quelques statuettes, dont les deux groupes qui furent le plus admirés sont ses deux *Prêtresses* et son *Alexandre le Grand appuyant son cachet sur la bouche de Parménion*. Ce n'est qu'après 1797 qu'il commença, pour l'achever en 1804, l'œuvre qui fonda sa célébrité et rendit son nom populaire. C'est la statue de l'*Amitié* pleurant sur un cercueil en marbre, qui fut commandée par son prince, alors électeur, et était destinée au mausolée du comte de Zeppelin.

Il semble que ce travail ait aiguillonné sa fécondité jusqu'à la fin de sa vie. De bustes sortirent de son atelier sous les yeux des membres de la famille du prince, et les personnes de la cour voulurent avoir leur part de la gloire par les mains de l'artiste qui savait, avec tant de délicatesse et de fermeté, saisir l'individualité de la physiologie ; l'électeur, ainsi que le roi de Bavière, alors prince royal, profitèrent de ce talent pour transmettre à la postérité les traits de Schiller, de Lavater et de Gluck. Dannecker se plaisait beaucoup dans ces travaux, au point qu'il reproduisit plusieurs fois la statue de Schiller, son ami, dont une copie resta longtemps l'ornement de son atelier. Dannecker montra, dans une autre occasion, que son cœur était fidèle et reconnaissant. Le prince artiste par excellence, Louis de Bavière, l'appela, comme le sculpteur le plus célèbre d'alors, pour le mettre à la tête de son Académie, et en lui proposant des appointements bien supérieurs aux 7,500 florins qu'il avait alors en Wurtemberg. Dannecker refusa cette offre si noble et si brillante, et à sa fortune, pour ne point quitter son premier bien.

C'est à Dannecker que les étrangers connaissent le plus est son groupe *sur le quai*. Ce groupe fut commencé en 1809, terminé en 1816, et vendu au banquier Bethmann de Francfort-sur-Mein, on dit pour 28,000 florins. L'étranger qui s'arrête dans cette ville ne doit pas manquer d'aller visiter le musée de Bethmann, librement ouvert aux voyageurs amis des arts. En entrant dans le pavillon, situé dans un beau jardin qui contient cette petite mais excellente collection, le gardien vous conduit à gauche, dans la pièce où Ariane règne seule. Des rideaux rouges modèrent la lumière et jettent un reflet ardent sur le groupe. Ariane, nue, est assise sur une énorme panthère dont elle caresse la tête avec la main droite ; sa main gauche retombe avec nonchalance. Son visage est tourné vers le ciel, son attitude pleine de grâce et d'abandon. Ce n'est plus l'amante délaissée de Thésée, c'est la fière, l'heureuse fiancée du dieu qui inspire la joie et l'ivresse. Le visiteur s'arrache à regret

1) Voir notre numéro du 15 mars.

de la contemplation de ce chef-d'œuvre de la statuaire moderne, et nous avons connu un artiste qui y passait des journées entières. Nouveau Pygmalion, il n'avait qu'une douleur au monde, c'était de ne pouvoir donner la vie au marbre divin en le magnétisant du feu de son enthousiasme.

Nous passerons sous silence plusieurs productions remarquables de Dannecker, pour arriver à son ouvrage qui lui a coûté le plus d'étude, et que, semblable au patriarche de la Bible, il aimait comme son dernier né, le fruit de sa vieillesse. Nous voulons parler du Christ qu'il exécuta pour expier la faute qu'il croyait avoir commise en sculptant des sujets païens. Un rêve qui se répéta trois fois en fut la cause. Voici comment il parlait lui-même à un ami de cette œuvre préférée :

« Le Rédempteur de l'Évangile est un homme faible, débile, qui succombe sous la croix, et qui ne se distingue ni par cette énergie physique des demi-dieux anciens, ni par cette grâce exquise des proportions que l'on nomme beauté, et qui éveillent les pensées sensuelles. Comment donc prêter de la grandeur à ce fils de Dieu caché sous une forme vulgaire ? comment l'admirer, et le confondre avec les héros anciens ? comment reproduire cette gloire céleste dont les païens se glorifiaient par le moyen de faire jaillir du marbre une grandeur abstraite, de donner à l'humilité et la faiblesse un caractère élevé et surnaturel. Je sentis toutes ces difficultés.... J'ai donné au Christ une extrême délicatesse de forme, une attitude penchée et mélancolique. J'ai placé une de ses mains sur son cœur, et l'autre reste étendue comme celle de l'orateur qui s'adresse à la foule ! »

Dannecker exécuta son Christ, la Bible sous les yeux. Il lisait et notait avec soin chaque verset qui pouvait l'éclairer sur les traits du Rédempteur. Il travailla longtemps avant d'être satisfait de son modèle, et le traduisant en marbre il changea encore plusieurs détails. Lorsqu'il eut terminé son œuvre, il la soumit à une épreuve qui peignit bien la simplicité évangélique de son âme. Il prit un enfant de sept ans par la main et le conduisit devant la statue.

« C'est Notre Seigneur ! » s'écria aussitôt l'enfant en s'agenouillant et joignant ses petits mains.

Dannecker sentit une larme de joie mouiller sa paupière. Pétrarque au Capitole n'était pas plus triomphant que lui.

Commencé en 1816, ce chef-d'œuvre fut terminé en 1824, et l'impératrice Marie Feodorowna l'acheta pour en faire présent à son fils Alexandre. A dater de cette époque Dannecker ne sculpta plus que des sujets religieux, entre autres un saint Jean l'évangéliste de sept pieds de hauteur ; il partageait son temps entre ses travaux, la lecture de la Bible et des œuvres de piété. A mesure qu'il avançait en âge, son esprit, qui n'avait jamais brillé par l'énergie, s'affaiblit peu à peu ; il retomba dans l'enfance. Il eut des moments où, par éclairs, toutes ses facultés retrouvaient leur éclat ; mais la débilité de sa constitution, jointe à une vieillesse prolongée, l'empêcha de se livrer à aucun travail.

Dannecker fut un des hommes les plus doux et les plus probes qui aient existé. Lorsque la mort le frappa, il fut regretté universellement. Il cultiva l'art par vocation et non pour un but d'ambition. Ami constant et dévoué, il eut le



comédie font de M<sup>lle</sup> Anais, sinon une actrice éminemment distinguée, du moins une artiste agréable. Généralement on s'accorde à reconnaître que le duc d'York est une de ses meilleures créations.

Richelieu (Creecy) ne pouvait avoir un meilleur interprète; léger, élégant, railleur plein d'esprit, il est devenu terrible dans le rôle de Gloucester si bien peint par Casimir Delavigne. Lorsque est venu ce vers :

A bas ongles de tigre on m'a ravi ma proie!

Creecy était épouvantable, nous ne pouvons trouver d'autres mots pour exprimer le jeu de physionomie de cet acteur.

Physiquement le rôle de Tyrrel le débauché ne pouvait convenir à Bernel; néanmoins cet acteur a su parfois éviter les écueils et donner assez de physionomie à son personnage pour recevoir les compliments de la critique. L'acteur Félix jouait Buckingham; bien dans les instants qui demandent un diapason élevé, ce jeune homme est mal à l'aise quand il aborde la comédie. Nous lui adresserons particulièrement le reproche d'avoir été lourd dans le couplet où il trace le caractère des bourgeois de Londres. D'Aubigny de *M<sup>lle</sup> de Belle-Isle* lui fait bien plus d'honneur, au cinquième acte il a eu de très beaux mouvements. — M<sup>lle</sup> Morais dans le rôle de la reine des *Enfants d'Edouard*, et dans celui de M<sup>lle</sup> de Prie, dans *M<sup>lle</sup> de Belle-Isle*, a été tour à tour sensible et coquette. Malheureusement pour cette actrice son organe laisse beaucoup à désirer, surtout dans les situations fortes et dramatiques. — M<sup>lle</sup> Le...

On annonce l'arrivée prochaine de Laffière.

## NOUVELLES A LA MAIN.

\* La semaine dernière, un improvisateur français dont le nom a déjà fait quelque bruit, M. Prosper Drague, s'est produit à Paris, dans une représentation extraordinaire, sur le théâtre du vaudeville. M. Drague a soutenu, il y a quatre ou cinq mois, à Lyon, une lutte poétique avec M. Eugène de Pradel. Ce tournoi eut un grand retentissement; les deux champions rompirent vaillamment leurs meilleures lances aux applaudissements de la foule charmée. M. de Pradel était depuis longtemps sans rivaux dans un art difficile. M. Drague entre dans la carrière avec les brillantes qualités de la jeunesse, la vivacité de l'imagination, la promptitude de la réplique, la hardiesse qui réussit aux amateurs de la muse comme aux courtisans de la fortune.

Dans cette nouvelle séance, M. Drague a exécuté les plus éclatantes *échos*, qui consistent à saisir au vol la rime d'un vers, et de l'employer sur le champ dans un autre vers. Cette rime vaincue, c'est encore une garantie contre le compérage, car M. Drague n'acceptant qu'une seule rime de la même personne, il en résulte que presque tous les assistants prennent part à l'ouvrage.

Après les *échos* sont venues les *échelles*. L'improvisateur suit le cours des rimes qu'on lui a imposés, en traitant un sujet donné; puis il remonte ces mêmes rimes en commençant par la dernière et en traitant un sujet qui forme un contraste piquant avec le premier, c'est à dire que, sur les mêmes rimes, il chante un hymne à la gloire et l'éloge des pommes de terre. — Enfin, M. Drague a fait la *dictée de César* en composant six couplets à la fois. M. Eugène de Pradel n'en a encore composé que trois. — La plupart des illustrations de ces grands écrivains de Paris assistaient à cette séance.

\* A la représentation de *Jeanne d'Arc* où le talent de M<sup>lle</sup> Rachel vient de briller d'un nouvel éclat, la salle resplendissait. La grande majorité des dames, à cause sans doute des faveurs de notre hiver, ont eu l'air de se vêtir aussi peu que possible. — Ce soir-là, les hommes beaucoup de femmes n'avaient guère que leurs diamants pour garder la pudeur de la Pucelle qui les voyait de la scène. Pendant l'entr'acte un important personnage du ministère, de l'intérieur rencontra un bon ami, et lui dit : — Allez donc souper ce soir à ma femme... la voyez-vous là-bas dans une loge en face. — Oh! mon ami, répondit M. D... en baissant les yeux... quand elle sera habillée... Quoiqu'un peu vif, le mot est vrai.

\* Dans un des bals travestis que le carnaval a fait surgir à Paris, la conversation suivante a eu lieu entre un jeune publiciste gallo-germain et une jeune espiègle :

— Vous n'êtes pas *encagée*, matemoiselle. — Non, monsieur. — Alors fous allez tanser avec moi. — Pardon, je ne suis pas libre. — Je comprends pas; fous n'êtes pas *encagée* et fous n'êtes pas libre. — C'est cependant bien simple; je ne suis pas *encagée*, puisque je suis au bal, et je ne suis pas libre parce que je suis *encagée*. — Ah! c'est très-trôle. Fous ayez te l'esprit. Alors, je feux falser avec fous. — Ma foi, je veux bien; vous m'avez l'air drôle aussi.

\* La glace est tellement rare cette année, que des marchands parisiens préférant la conserver pour la consommation de leurs pratiques

d'être, ne la cèdent qu'avec peine aux maisons bourgeoises. — Certain grand romancier (Alexandre Dumas) jouit dans certains banlieues (à St. Germain) de la plus grande popularité; les gamins le connaissent, les bourgeois le font voir aux Parisiens de leur connaissance, quand il passe sur la promenade; enfin, il est admiré, apprécié à sa juste valeur, et chacun sait ses habitudes, connaît les moindres particularités de son caractère.

Ceci bien entendu, nous vous apprendrons que, l'autre semaine, les maîtres d'un petit hôtel qui se trouve par là recevaient leurs amis en grand gala. C'était un dîner fin, un gourmet ne devait trouver rien à redire, et cependant le champagne n'était pas frappé; il menaçait du moins de ne pas l'être, et l'on était désolé, car on avait parcouru la ville sans obtenir des cafés le moindre morceau de glace.

— Une idée, s'écrie le cousin du logis, qu'on envoie Pierre ou Marianne chez le premier glacier de la ville, au Pavillon-Henri IV ou ailleurs, et qu'ils disent venir de la part de un tel, de leur grand un tel, l'auteur des... l'auteur de...; c'est irrésistible.

Le domestique part; on l'avait bien stylé: — Je désirerais de la glace pour mon maître. — Impossible, mon garçon, allez ailleurs. — Eh! ailleurs, reprend le domestique; c'est le diable! il n'y en a pas non plus; sapristi! c'est enrageant; voilà le dîner de mon maître, M. un tel, ce si grand romancier, tout à fait manqué... — Comment! c'est pour M. un tel, s'écria le maître de café en ôtant sa toque, pour le féconder un tel, attendez, attendez, mon brave; il n'y a de glace pour personne, mais pour lui, c'est bien différent, il y en a toujours.

Le brave homme descend à la cave et remonte avec un panier; il le tend au domestique :

— Tenez, dit-il.

L'autre met la main à la poche : — Ah! je vous remercie bien, répondit-il; puis il demande : Combien est-ce? — Hein! fait l'autre en le toisant. — Je demande qu'est-ce que je vous dois? — Vous voulez payer? Votre maître vous a dit de payer? — Mais, certainement. — Allons donc, vous me la bailliez belle; et vous vous dites le domestique du grand romancier. A d'autre. Montrez-moi vos talens et ne touchez pas à la glace; la couleur ne prend pas... Est-ce que le grand romancier paie jamais comptant ce qu'il achète.

Quand nous vous disions que le grand romancier était bien connu dans sa banlieue.

(Corsaire-Satan.)

\* Un dandy se présente chez un des premiers restaurateurs de Paris; il commande à dîner pour quatre personnes dans un cabinet particulier. — Que rien ne soit épargné, dit-il; je veux faire grandement les choses; servez-nous ce que vous avez de mieux; on ne regarde pas à la dépense. Faites frapper le champagne, et ajoutez le généreux am... — j'espère que nous aurons du gibier?

— Vous en aurez, réplique le restaurateur en souriant d'un air d'intelligence.

A l'heure fixée, les quatre convives sont exacts, le festin est servi; le gibier proscrit se manifeste sous tous les formes, en salmis et en rôtis. C'est très bien. Les convives font honneur à la chair délicate qu'on leur offre, aux vins exquis qu'on leur verse. Ils restent trois heures à table. Puis, vient le quart-d'heure de Rabelais. L'amphitryon passe au comptoir, et sans se donner la peine d'examiner le total de l'addition, il prend la carte qui lui est présentée, il la plie soigneusement, la met dans son portefeuille, et dit au restaurateur stupéfait :

— Cette carte vous accuse et pourrait vous valoir un procès-verbal pour les articles prohibés qu'elle mentionne. Mais je serai discret, rien parler de cela, nous sommes quittes. — Comment! et mon argent? — Si vous y tenez, j'irai déposer à la préfecture de police ce que je considère comme à vous payer. C'est assez juste, car enfin, le dîner a quelque valeur sur une somme qui pourrait solder une partie de l'amende que vous subirez infailliblement si nous donnons suite à cette affaire.

Le restaurateur comprend qu'il a été pris pour dupe, et il se résigne pour éviter un plus grand dommage.

L'auteur de ce tour était un grec, expert à tous les jeux, adroit à toutes tables, et sûr de gagner son dîner comme une partie de lansquenet. Dans ses habiles mains, la carte du restaurateur était une carte bizeauté.

\* Un riche banquier mariait sa fille et lui donnait un million de dot. Le jour où le contrat devait être signé, et à l'heure où l'on allait se mettre à table pour le dîner des fiançailles, un monsieur se présente et annonce au financier qu'il vient lui proposer d'être de moitié dans une affaire qui doit rapporter à chacun d'eux un bénéfice clair et net de cinq cent mille francs. L'offre valait la peine d'être examinée avec attention, et le banquier ne voulant pas laisser échapper un si beau coup de filet, s'empressa d'inviter à dîner le spéculateur, qui avait de très bonnes façons et qui s'exprimait en termes choisis, assaisonnés d'un léger accent gascon.

Après le repas, l'amphitryon prit à part son convive improvisé et lui demanda l'explication de la grande affaire qui l'avait amené.

— C'est bien simple, répondit le spéculateur, vous mariez votre fille et vous lui donnez un million. Moi, je vous propose de l'épouser en me contentant de la moitié de cette dot. Vous y gagnez cinq cent mille francs, et moi aussi.

## NOUVEAU MYSTÈRE DE PARIS.

UN journal de Paris, le *Courier Français*, raconte le fait suivant dont nous lui laissons la responsabilité.

Voici une histoire, sombre comme un roman d'Anne Radcliff, et qui promet de bien vives émotions à la littérature des tribunaux. Le faubourg Saint-Germain en est épouvanté.

Il y a trois mois environ, vers la fin de décembre, le docteur Huberti rentrait chez lui à onze heures du soir ; il allait frapper à sa porte, et soulevait le marteau quand tout d'un coup un bras vigoureux arrêta le sien, et en même temps trois hommes masqués l'entourent. — La rue était déserte; le docteur n'avait pas d'armes et sans songer à une résistance inutile il se préparait à échapper de bonne grâce aux dépens de sa bourse aux trois bandits auxquels il avait à faire, quand celui qui lui tenait le bras lui dit fort poliment : — Monsieur est-ce que vous êtes le docteur Huberti ?

— Il paraît que vous me connaissez, répondit le docteur, alors, prenez ma bourse et ma montre, laissez-moi rentrer chez moi et faites un autre métier.

— Monsieur, dit l'homme avec hauteur, nous ne sommes pas des voleurs, nous sommes des gens qui viennent vous demander un service.

— L'heure est singulièrement choisie.

— Toute heure est bonne à un chirurgien aussi habile que vous pour faire une opération.

— Plait-il ? fit le docteur qui, tant soit peu rassuré, regarda plus attentivement ses trois clients, et s'aperçut qu'ils étaient vêtus beaucoup plutôt en danseurs qui vont au bal, qu'en voleurs de grand chemin.

— Nous vous prions, docteur, ajouta l'inconnu, de nous suivre de suite.

— Laissez-moi le temps de prévenir ma femme.

— C'est inutile... vous avez votre trousse sur vous, c'est tout ce qu'il faut... Seulement vous nous permettrez de vous bander les yeux.

— Mais, monsieur...

— Moins de mots et partons vite, dit l'un des inconnus. — Et aussitôt, à un coup de sifflet donné, une berline débusqua d'une petite rue voisine; les trois hommes, entraînant le docteur avec eux montèrent, et la voiture roula au grand galop des chevaux.

M. Huberti ne songea point à une résistance inutile et se résigna à la mystérieuse violence qui lui était faite. Pendant deux heures pas un mot ne fut échangé entre lui et ses compagnons de voyage, qui se parlèrent entre eux en une langue que le docteur ne comprit pas.

Tout à coup la voiture roula sous une voûte pendant quelques instants, — le bruit d'une grille qu'on ouvrait se fit entendre — et la voiture s'arrêta.

L'on ouvrit la portière.

Eh bien ? demanda l'un des hommes.

— Il est là, répondit un des hommes de la voiture, et, prenant le docteur par la main, il l'aida à descendre. Ensuite on le fit monter plusieurs marches. — A l'air vif qui le frappa, M. Huberti reconnut qu'il était sur l'escalier d'un perron extérieur; puis une porte s'ouvrit, et le docteur comprit qu'il traversait une grande pièce dallée, un vestibule peut-être, et à la suite plusieurs appartements couverts de tapis épais.

Enfin le guide de M. Huberti s'arrêta et lui dit : — Docteur, nous sommes arrivés, défaites votre bandeau.

M. Huberti, chez lequel une curiosité inquiète et une appréhension indéfinissable avaient remplacé la terreur, obéit, et se trouva dans une petite chambre décorée avec un luxe remarquable et à demi-éclairée par la lueur d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond. D'ailleurs les rideaux des fenêtres étaient hermétiquement fermés, aussi bien que ceux d'une alcôve qui occupait le fond de la pièce.

Dans cette chambre, le docteur se trouva seul avec celui des trois inconnus qui l'avait arrêté. — C'était un homme d'une taille élevée, d'un aspect imposant et vêtu avec une recherche toute aristocratique. Son œil noir brillait à travers le demi-masque qui couvrait le haut de son visage, et un frémissement nerveux agitait ses lèvres découvertes, et la barbe épaisse qui encadrait le bas de sa figure.

— Docteur, dit l'homme masqué d'une voix brève et saccadée, préparez vos outils... Vous avez une amputation à faire.

Où est le malade, demanda M. Huberti.

— Ce disant, le docteur se tourna vers l'alcôve et fit un pas. Les rideaux s'agitèrent légèrement, et un soupir étouffé se fit entendre.

— Préparez donc vos outils, monsieur, dit convulsivement l'homme masqué.

— Mais, répéta M. Huberti, il importe que je voie le malade.

— Vous ne verrez, s'écria l'homme, que la main que vous allez couper.

Alors M. Huberti croisa les bras, et regardant fixement son interlocuteur, il lui dit : — Monsieur, on a employé la violence pour me conduire ici; si cependant il est vrai que quelqu'un ait besoin des services de mon art, sans m'inquiéter de vos secrets, oubliant comment j'ai été amené, je ferai mon devoir de médecin, mais si vous voulez commettre un crime vous avez pu me forcer à vous suivre... vous ne me forcerez pas à être votre complice.

— Rassurez-vous, Monsieur, répondit amèrement l'inconnu, il n'y a point de crime dans tout ceci, et prenant le docteur par le bras, il s'approcha de l'alcôve, puis lui montrant une main qui sortit d'entre les rideaux : — c'est cette main que vous allez couper.

Le docteur prit dans la sienne cette main dont il sentit les doigts frémir à son contact. C'était une main de femme, petite, admirablement modelée, et dont un magnifique rubis entouré de diamants faisait encore ressortir la blancheur. — Mais, s'écria le docteur, rien ne nécessite l'amputation, monsieur, rien...

— Et moi je vous dis, s'écria l'inconnu d'une voix fulminante, que si le chirurgien me refuse... je vais faire son office moi-même... et saisissant alors une hache qui était au pied du lit, il plaça ensuite la main sur la table de nuit et se disposa à la trancher...

Le docteur le retint.

— Faites donc votre métier, docteur, dit l'homme.

— Mais c'est une chose atroce, s'écria le pauvre Huberti!

— Que vous importe! il faut que cela soit ainsi... Je le veux... et madame... le veut aussi... S'il faut qu'elle-même vous en prie, elle va le faire... allons, priez le docteur, madame, de vous rendre ce service.

M. Huberti, pâle, éperdu, se sentait défaillir; une voix à demi éteinte sortit de l'alcôve, et dit avec un indéfinissable accent de désespoir et de résignation :

— Monsieur... puisque vous êtes chirurgien... oui je vous en supplie... que ce soit vous... et que ce ne soit pas... ô vous! vous! par pitié!

— Allons, docteur, dit l'homme, vous ou moi.

La résolution de son terrible interlocuteur était si effrayante et si implacable, la prière de la pauvre femme si poignante et désespérée, que le docteur comprit que l'humanité même lui commandait d'obéir à sa victime.

Il prit ses outils, implora d'un dernier regard l'inconnu qui, pour toute réponse, lui montra l'alcôve; et le cœur brisé, la sueur au front, appelant à lui toute son énergie, il approcha le fer du poignet. — Deux fois son bras trembla, — puis enfin le sang jaillit; un cri partit de l'alcôve, et au cri succéda un silence de mort. — L'inconnu se tint debout et impassible, — l'on n'entendit plus que le bruit de l'horrible coupe. Bientôt le fer et la main tombèrent en même temps. — Le docteur était livide... il regardait l'inconnu avec des yeux hagards. Celui-ci se baissa, prit la main, retira la bague du doigt, et la présentant au docteur : — Prenez, dit-il, docteur; c'est un souvenir; personne ne vous le redemandera... — Puis il ajouta à haute voix : — C'est fait!

Aussitôt les deux autres hommes masqués entrèrent, bandèrent de nouveau les yeux du docteur et l'emmenèrent. La même voiture qui l'avait conduit le déposa devant sa porte. — Le docteur rejeta son bandeau, et le regardant, le docteur avait emporté dans l'ombre. Il était cinq heures.

Depuis trois mois, c'est en vain que M. Huberti avait épuisé tous les moyens de découvrir le mystère de cette terrible aventure. Sans la bague, irrécusable preuve de la réalité de ses souvenirs, il aurait cru avoir été le jouet d'une hallucination. Cependant espérant que cette bague même, seul indice qu'il eût conservé de la nuit terrible, amènerait tôt ou tard quelque révélation, il avait pris l'habitude de la porter suspendue à la chaînette de sa montre.

Avant-hier le docteur est invité au bal que la comtesse de P... donnait dans son hôtel de la rue de Valenciennes. Toute l'élite de la fashion blasonnée s'y pressait, les plus grands noms de France coudoyaient les plus illustres quartiers de la diplomatie allemande. L'on remarquait beaucoup, depuis le commencement de la soirée, un jeune homme à la figure pâle, à l'œil mélancolique qui parcourait de temps à autre les salons avec anxiété et puis revenait tristement s'isoler de la foule.

Il arriva que ce jeune homme se trouva un instant en face de M. Huberti. Ses yeux qui s'étaient arrêtés sur lui machinalement ne le quittèrent bientôt plus; puis se fixèrent sur la bague qui brillait au dessous de son gilet.

Tout à coup le jeune homme se précipita vers un groupe qui le séparait du docteur; il vint droit à M. Huberti, et le coudoya brutalement et avec affectation. — Le docteur se plaignit poliment. — Pour toute réponse le jeune homme le souffleta.

On juge l'éclat terrible qu'a produit une pareille scène. — Demain le docteur et son agresseur se battent. Il n'y a point d'indiscrétion à parler de ce fait que tout Paris connaît. A l'heure où la police lira ce feuilleton le duel aura eu lieu, et très probablement les explications qu'il aura amenées jetront enfin le jour sur quelque mystérieux quiproquo, et sur la triste histoire dont le docteur Huberti a été l'un des acteurs.